

Marc-Henri aux Pays-Bas : [suite]

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **86 (1959)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARC-HENRI AUX PAYS-BAS

par JEAN DES SAPINS

II¹

Le lendemain, le car les emmena à travers La Haye puis dans une vaste plaine où paissaient des troupeaux de vaches noires et blanches. Et, dans le lointain brumeux, on apercevait, ça et là, des moulins à vent.

— Tiens ! fit Marc-Henri en remarquant un homme, son seillon à la main, s'approcher d'une vache. Ici, on traite en plein air. Et les vaches viennent sans qu'on les appelle. Pas besoin de machine à traire.

On arrivait à Delft, la ville pittoresque connue pour ses belles faïences.

Le car s'arrêta devant l'usine et l'on pénétra dans des salles où sont exposés les plus beaux produits de l'industrie céramique. Et bientôt, l'on se groupa autour d'une professionnelle de l'art, idéale de dextérité et belle comme le jour. Elle est grande, brune, yeux noirs et le teint mat. Du Flamand et de l'Espagnol dans la race. Elle porte un pantalon crème et, de ses mains agiles, aux longs doigts, elle façonne un objet : vase à fleur, peut-être. C'est une démonstration. Avec une aisance admirable, elle manie son argile à poterie, s'arrête, regarde autour d'elle et reprend son travail. On resterait longtemps à admirer, mais il faut partir. Cependant, Jules au Sapeur est le dernier. Il voudrait dire deux mots de compliment à la belle céramiste, mais comme il ne parle pas le hollandais, il se tait. Pourtant avant de quitter la salle, il déclare, assez haut pour être entendu de tout le monde :

— Quelle belle fille ! Tu la poserais sur un piédestal, elle ferait la pige à la Vénus de Milo !

¹ Voir *Conteur romand* de novembre.



Puis prenant le bras de François il ajouta :

— Pour sûr, on ne verra rien de plus beau durant tout le voyage !

Il fut le dernier à monter dans le car.

A Rotterdam, c'est la traversée de la ville puis l'arrivée au port dans une forêt de grues entourant des bateaux de tous les tonnages. Une vedette attendait à l'embarcadère.

— On m'a affirmé, dit Marc-Henri que ce port est le second du monde, droit après New-York. C'est le moment d'ouvrir l'œil. Nous revoilà sur le Rhin. Dire que cette eau vient de nos montagnes, ce n'est pas croyable !

— Chez nous, elle est plus propre, ajouta François.

— Attention ! dit Jules au Sapeur, voilà un drapeau suisse.

En effet, il flottait au grand mât d'un cargo.

— On n'a pas encore d'amiral pour notre flotte, reprit Marc-Henri. Ce serait peut-être l'occasion pour notre président de la Confédération d'ajouter un titre à ceux qu'il possède. En attendant nos bateaux forment un joli petit nombre.

La vedette s'arrêta au milieu de l'estuaire où sont ancrés les navires qui ont fait le tour du monde, ceux qui ont sillonné les mers chaudes comme ceux dont l'étrave a brisé les glaces polaires.

Ils sont là, au repos, avant d'entreprendre de nouvelles traversées.

— Depuis là-haut, dit François, en montrant la dunette d'un grand navire, on doit avoir le « tourni » en regardant en bas !

— Quel triste capitaine de vaisseau tu ferais, ajouta Marc-Henri.

Le retour à La Haye s'effectua dans la nuit.

* * *

François dort mal, effrayé qu'il était par la lumière du phare qui le poursuivait jusque dans son lit.

— C'est pénible, dit-il, en se levant. Je m'endors à peine que j'ai déjà un pinceau lumineux dans la figure. Je me tourne et voilà un autre pinceau. C'est intenable. J'ai dû tirer ma couverture jusque tout en haut.

— La belle affaire, répliqua Marc-Henri, la nuit prochaine tu dormiras à « boclon » !

Et ce fut le départ pour Amsterdam. Plaines, pâturages, canaux. L'eau coule plus haut que le sol.

— C'est comme si tu faisais passer la rivière entre les rails du chemin de fer, avec les talus de chaque côté et, en bas, les champs, déclara Marc-Henri. Tu peux tenir toute l'Europe, tu ne verras pas ça ailleurs.

— Oui, mais si la digue allait sauter, répondit François.

— Oh ! alors, c'est sauve qui peut !

— Bougre ! quel pays, on est plus tranquille à Biollens.

On fit halte à Aalsmeer, le grand marché aux fleurs, la bourse des fleurs comme on dit ici.

Ils virent, dans de grandes halles, passer des chariots de glaïeuls, d'œillets ou de roses.

— Quel parfum ! dit Jules au Sapeur.

— As-tu remarqué, en venant, ces poses de glaïeuls, en pleine campagne ?

— C'est beau comme les blés, en juillet, chez nous.

François s'intéressait à l'emballage des œillets. Il regardait un spécialiste qui, en deux secondes, enveloppait les fleurs dans du papier de soie et, en route sur le chariot.

— Qu'est-ce qu'on fait de tout ça ?

— Départ par avion pour Paris, Londres, Stockholm et plus loin encore, répondit Marc-Henri.

A Amsterdam, on fit le tour de ville sur les canaux. Marc-Henri, toujours fort en géographie, déclara :

— Amsterdam, neuf-cent mille habitants, sur le Zuydersee, huitante kilomètres de canaux et quatre-cent mille vélos.

Après une longue promenade dans la Venise du Nord, on visita le Musée. Foule nombreuse dans toutes les salles. Par groupes, Anglais et Américains suivaient leur guide.

Café-Restaurant Vaudois

Riponne 1

HOTTINGER, KAESER & CIE



Téléphone (021) 23 63 63

— On dirait, fit Marc-Henri, un troupeau de modzons qu'on ramène du pâturage !

Ils s'arrêtèrent longtemps dans la vaste salle où un seul tableau « La Ronde de Nuit » de Rembrandt occupe toute la place.

Toutes les conversations tombent. On se tait devant cette œuvre géniale.

Au retour, ils crurent que les paysans arrachaient les pommes de terre, alors qu'ils sortaient de terre les oignons de tulipes. Puis on fit halte dans une ville où il y avait au milieu de la place une grande péniche.

— Comment est-elle venue ? dit François.

— Comme elle a pu, répliqua le syndic ; ici tout est possible, il y a de l'eau partout. Comment elle est venue, je ne peux pas te le dire, pas plus que si la barque *La Vaudoise* se trouvait brusquement devant l'Hôtel-de-Ville d'Echallens !

Ils retrouvèrent le bord de la mer et sur cette plage longue de plusieurs kilomètres, Vaudois et Confédérés s'assirent sur les bancs pour goûter l'air salin et admirer les baigneurs qui s'élançaient dans les vagues.

Ils lièrent conversation avec un voisin de banc qui comprenait leur langage et qui voulait savoir d'où ils venaient.

— On est d'un pays de montagnes, de collines et de forêts, lui dit Marc-Henri. Entre les champs et les vignes, il y a des ravins où coulent des petites

rivières qui peuvent s'appeler la Menthue et le Sauteruz. Pour voir nos lacs, il faut monter au fin coutzet d'un peuplier. C'est la Suisse, un pays comme il n'y en a pas deux au monde !

(A suivre.)

Pour que vive le « Conteur romand »

A son tour, la Rédaction du Conteur romand souhaite à ses fidèles abonnés, à toutes ses collaboratrices et collaborateurs dévoués à la cause patoisante et à la défense de nos traditions, ses vœux les meilleurs pour 1959.

C'est grâce à eux que notre chère revue romande a pu, chaque mois, apporter à ses lectrices et lecteurs fribourgeois, jurassiens, valaisans et vaudois un peu d'air de ces bons « terroirs » cantonaux où le respect dû aux anciens, à leur langue, à leurs us et coutumes, constitue encore une « force vive authentique » comparée aux « forces artificielles » qui agitent présentement les villes.

Merci de cœur aussi à tous ceux qui nous ont aidé à accomplir notre tâche avec les modestes moyens du bord.

Merci à Mmes Gehrig et Currat pour leurs dons qui portent la somme totale à Fr. 32.— au 15 décembre.

Merci enfin à M. A. Montavon, de Delémont pour son dévouement et pour les nombreux abonnés, une dizaine, qu'il a faits, imitant l'exemple de nos dévoués Ed. Helfer et Oscar Pasche.

A tous, Bon An !

R. Molles.

Tout père de famille économe possède un LIVRET DE DÉPOTS à la

Banque Cantonale Vaudoise